

**YACHAR
KEMAL**

ON A VIDÉ LA MER

RÉCIT

**TRADUIT DU TURC
PAR JULIEN LAPEYRE DE CABANES**

GALAADE ÉDITIONS

TOUS LES PÊCHEURS QUE TU CROISES FONT TÊTE BASSE

Une route arrive de Küçükçemece, une autre de Florya. Au croisement, le village de Menekşe. Bâti à l'embouchure du chenal qui relie la mer de Marmara à Küçükçekmece. Sans plus d'importance que ça. Sans gloire ni renom. Sans histoire non plus. Ou alors inconnue. Menekşe, c'est ceux qui y vivent et qui continuent d'y vivre, qui l'ont bâti. Ils viennent de Van, de Constantza, d'Asie Mineure, de la mer Noire, de la Dobroudja, d'Anatolie et de toute la Roumélie. C'est qu'il y a une gare. Son ciment monumental la fait pencher de tout son poids vers la mer. S'effondrera, s'effondrera pas. Elle tient bon depuis des années, en tout cas. Un jour on s'apercevra que cette gare est toute de guingois, de travers, mais qu'elle tient bon. La gare penchée fonctionne encore comme autrefois. Loin des coups de baguette magique de notre bon gouvernement. C'est ainsi. Peut-être qu'un jour notre gare de Menekşe sera un monument touristique, l'une des je ne sais combien de merveilles du monde. Peut-être qu'alors, grâce à sa gare de traviolle, Menekşe deviendra célèbre dans le monde entier. Et nous, on sera sauvés de tous les malheurs qui nous sont tombés dessus ces dernières années...

Kazım Ağa, c'est un pêcheur. L'un des premiers occupants de Menekşe. Il paraît soixante-quinze ans, il n'est pas loin des soixante-dix. Je le connais depuis des années. Ça fait des années qu'on est copains. C'est un type fin, Kazım Ağa, il est gentil, c'est un type bien. Il ne ferait pas de mal à une mouche. Depuis toutes ces années qu'il vit là, Kazım Ağa n'a jamais blessé le cœur de rien ni personne. Son chapeau en feutre gris tout tordu, élimé sur les bords, on a toujours l'impression qu'il va s'envoler de sa tête. Il se balade toujours pieds nus. Ses jambes aussi sont crasseuses. Depuis un bail, depuis des lustres que je le connais, je l'ai toujours vu coucher dans un vieux rafiôt à moteur amarré au bord du chenal. Il a maçonné le dessous du rafiôt avec des pierres, comme un château fort, et s'est installé sur le dessus. La cabine, c'est sa chambre. En guise de draps et couverture, une bâche en plastique couvre tout son canot, ou plus exactement son bateau. Kazım Ağa dort là, même sous la pluie, et l'hiver sous la neige. Je n'ai jamais vu Kazım Ağa se plaindre de son sort. Toujours le sourire aux lèvres, fin, gentil. Un bon gars. Le type qui croque la vie à belles dents, et comme elle vient. Ses cheveux blancs sont clairsemés. S'il n'avait pas les cils tombants et ces taches rouges sur ses yeux gonflés, on prendrait Kazım Ağa pour un petit jeune. Surtout depuis qu'il a laissé tomber le raki.

Les coteaux de Menekşe et les rives du chenal, autrefois des marécages, sont aujourd'hui couverts de bidonvilles. De petites, mais alors si petites, toute petites maisons. Ils les ont construites avec du contreplaqué, avec des planches, de la brique, avec tout ce qu'ils pouvaient trouver, avec

tout ce que Dieu leur donnait. Ils les ont construites, mises sur pied à la va-vite Ces maisons des coteaux et des bords du chenal semblent prêtes à s'effondrer pour peu qu'on leur souffle dessus. Toutes sont héroïques. Il s'en est passé un paquet d'aventures devant chacune de ces maisons en contreplaqué, et chacune de ces aventures est une légende locale. En vérité, si on est un bon écrivain, un bon poète, un bon conteur, il faut pénétrer au fin fond de Menekşe et écrire l'aventure de ces maisons héroïques, il faut transmettre à l'humanité, aux générations futures, l'aventure de ces vaillantes maisons. Et il faut raconter la vaillance de la race humaine, sa force de résistance, sa lutte pour exister. Il faut apprendre comment les gens de Menekşe en sont arrivés là. Pour ma part, je suis fier de Menekşe, de ses gens, de leur amitié un peu canaille, un peu puérile et profiteuse. Je ne crois pas m'être jamais flatté de rien ni d'aucune amitié autant que de la leur. Moi je ne suis pas de ces écrivains qui s'étalent à la légère, qui racontent au premier venu leurs amitiés, les joies et les peines enfouies au fond de leur cœur. Pendant de longues années, je n'ai pas voulu écrire une ligne sur Menekşe, je n'ai pas voulu y toucher, pas même un tout petit peu. J'ai voulu garder mon Menekşe pour moi, au chaud, bien caché dans un coin de mon cœur. Ses pêcheurs, ses canailles, ses vauriens ne ressemblent aux vauriens de nulle part ailleurs, ils ont de l'honneur, ils sont dignes, indestructibles... Ils en ont des défauts, ces gens qui ont vécu l'aventure, et même la grande aventure. Tous leurs défauts leur collent à la peau, tous leurs problèmes, allez dis-le : toutes leurs lâchetés. Est-ce que je ne sais pas tout

ça? Ces hommes, surtout ceux qui ont vécu l'aventure, sont si clairs, si transparents que même les plus crétins se rendent compte de leurs défauts, de leurs problèmes, allez dis-le : de leurs lâchetés. Même ceux qui ne se préoccupent que d'eux-mêmes, qui se considèrent comme l'origine du ciel et de la terre, c'est-à-dire, même les intellectuels. Même eux, avec leur façon de ne jamais regarder autour d'eux, leur façon de ne jamais rien regarder en face, même eux, ils remarquent les défauts et les problèmes de ces gens-là. C'est facile. Peut-être y a-t-il une raison à cela. Qu'il le veuille ou non, l'homme vit de l'homme. C'est un fait. Même s'il s'enferme chez lui, s'il ne met pas un pied dehors, s'il ne pense qu'à lui, si du matin au soir il se répète *moi je, moi je, moi je*, l'homme vit malgré tout de l'homme. Peut-être même qu'il traque les défauts des autres pour se sentir plus noble, pour creuser un peu son trou. Les défauts, c'est comme les vertus, ça saute aux yeux. C'est peut-être même mieux que les vertus. Je dis bien *peut-être*. Imagine-toi un peuple, des travailleurs, des vagabonds, imagine-toi qu'ils ont pris leurs cliques et leurs claques, foutu le camp, bourlingué de pays en pays. Imagine-toi un type venu de tout là-bas, des montagnes d'Erzurum, mort l'an dernier à quatre-vingts ans, qui s'est balancé à la mer, à Menekşe. Je peux témoigner que sous mes yeux, ils ont démoli six fois la baraque de Şükrü Ağa. Quelques années plus tôt, ce gars-là, mort rendu fou par tout le cognac qu'il s'envoyait, il lui avait démolie lui aussi. Il était résigné, Şükrü Ağa, il n'a rien dit à personne, il a continué à rire, a gardé sur ses lèvres son fameux sourire. Il a même offert une cigarette à ceux

qui démolissaient sa baraque. Pas par ironie, non. Sans aucune volonté d'ironie, simplement pour offrir, pour faire un geste du cœur. Il leur aurait proposé du café s'il y avait eu un réchaud dans sa baraque. Il est mort dans sa tente. Je suis passé devant le matin de sa mort. Elle était collée par le givre. Des fleurs bourgeonnaient sur le pêcher qu'il avait planté. «Şükrü Ağa est mort», ont dit les voisins. Je suis entré dans la tente, son sourire de vieux sage était resté imprimé sur ses lèvres. Il aimait chanter des chansons kurdes d'Erzurum, adossé au frêle pêcher qu'il avait planté de ses mains... Il y a beaucoup, beaucoup de choses à dire et à écrire sur Menekşe.

Ces baraques sont héroïques, d'ailleurs ce sont les forteresses les plus héroïques que l'histoire ait jamais connues. Même la plus maligne, la plus rusée, la plus véreuse de ces baraques a été reconstruite cinq fois, cinq fois démolie. Chacune s'efforce de ressembler à un petit immeuble, chacune s'y essaie. On a récupéré ici du verre, des briques là, des planches, du plafond, des tuiles, des clous, et bout par bout, à la sueur de son front, on en a fait une baraque. Démolies et redémolies, obstinément reconstruites. Les défauts de Menekşe, je m'en fous. Est-ce qu'il n'y a pas de méchants à Menekşe? Des jaloux? Des gens qui se crèvent les yeux par jalousie? Des usuriers, des gens qui grugent leur meilleur ami, il n'y en a pas un seul? Des types qui en ont buté un autre, qui sortent de prison, qui déshonorent l'humanité par leur comportement, il n'y en a pas? Sûr qu'il y en a, et pas qu'un peu! Malgré ça, Menekşe c'est bien, c'est authentique, c'est chaleureux. Il y a plein de bonnes choses à côté des mauvaises. Ces

bonnes choses, je vais les donner en exemple au monde entier.

Kazim couche dans des canots depuis quarante ans. Il n'a jamais vu la gueule d'une maison. S'il avait voulu, Kazim Ağa aurait construit des baraques en série, il aurait fondé un bidonville. Il aurait même touché un loyer sur les baraques. S'il avait voulu, les baraques démolies cinquante fois, lui, il les aurait reconstruites. Quarante ans il a dormi dans son canot. Même qu'aujourd'hui, sur les rives du chenal, au milieu des canots amarrés à terre, pleins de couleurs, comme des petites fleurs, c'est un bidonville de bateaux, un bateauville si vous voulez. Il ne s'est pas foutu dedans, lui, il ne s'est pas mis à genoux, il n'a pas payé de pots-de-vin, chacun pour soi et basta. Il n'a pas ramassé le moindre clou, ni morceau de planche, ni lambeau de porte, ni bout de brique.

« Sur ce coteau, au-dessus de la gare, il y avait rien à l'époque, en bas. Ni maison, ni bidonville, ni même une cabane. Il y avait des tout petits buissons, quelques arbres aussi. Quels arbres c'étaient, je peux pas dire. Deux trois arbres, c'est tout. En bas, sur les rives du chenal, y avait aussi des potagers. Melons, pastèques. Mais faut voir quels melons. Et quelles pastèques. Et quels concombres ! Les fleurs, c'étaient moitié de soucis, moitié de grosses roses. À l'époque, ce chenal coulait clair comme une source d'eau vive. Tu voyais des poissons qui nageaient, des poissons qui disparaissaient vers le lac de Çekmece dans le fond de l'eau, limpide. On en trouvait du poisson, les doigts dans le nez. Par sale temps, tous les pêcheurs venaient ici jeter l'ancre. On avait les bateaux remplis de poisson.

À l'époque, Küçükçekmece, c'étaient quelques maisons, on les lançait directement des barques dans les maisons, les poissons. On filait du poisson aux maraîchers. Pour rien, comme ça, par amitié... Les maraîchers nous filaient des pastèques énormes. Sans rien demander en échange, comme ça, par amitié. Qu'on prenne ou qu'on donne, c'était gratuit. Les pêcheurs grecs et arméniens, c'étaient comme nos frères. Quand on faisait une bouffe avec les Arméniens et les Grecs, on mettait les barques en cercle au milieu de la mer, et on sortait les bouteilles de raki. On faisait passer les bouteilles. De main en main elles passaient, d'un bateau à l'autre. Ceux qui rappliquaient, on les faisait entrer dans le cercle. La bouteille était finie, on en ouvrait une autre, on la vidait, et on en ouvrait une autre, et encore une autre.

— Ils ont vidé la mer.

— Qu'on leur vide les poches!

— Ils ont tué la mer.

— Est-ce qu'elle peut guérir après ça, la mer?

— Ils ont fini la mer.

— Est-ce qu'elle peut ressusciter après ça, la mer?

— Ils ont bouffé la mer.

— Est-ce que les morts se relèvent de leur tombe?

— Ensuite, ça a commencé tout doucement à se construire par ici. La première baraque, c'était peut-être une remise dans un potager. Celle-là, ils l'ont pas démolie je crois. La suivante non plus, ils l'ont pas démolie. Le potager, c'était celui du pêcheur İsmail Ağa. Un cœur pur, İsmail Ağa. Il a gagné beaucoup d'argent, ils lui ont tout piqué. C'est avec le poisson qu'il a gagné de l'argent, pas

avec le potager, non, grâce au poisson. L'homme devient pas riche grâce au poisson, mais il vit peinarde. Il est jamais à sec. Toujours une bouteille de raki sur sa table. Il peut aider son entourage, le pêcheur, toujours.

— Ils ont vidé la mer. Aaaah, la mer...

— Qu'on leur crève les yeux!

— Qu'on leur vide le ventre!

— Qu'on démolisse leurs maisons!

— La mer, ils ont vidé la mer...

— Ismail Ağa est parti à Yalova. Il s'est mis dans un tas d'affaires. Il a vendu sa baraque. Il a couru après une femme. Il a acheté un champ à Küçüçekmece. Au père à Özkan. Özkan aussi, il couche dans une barque. Sabri aussi, il couche dans une barque. L'été, tout le monde couche dans la barque. Hüseyin le Noir aussi, il couchait dans la barque. Il est mort. C'était un bon pêcheur. Hüseyin le Noir, c'était le frère de Hasan le Boiteux de Kumkapı, le chef des pêcheurs, le gars que ça emmerde de pêcher autre chose que du rouget. C'était à la fois un pêcheur et un trouveur. »

Les coteaux de Menekşe et les rives du chenal sont pleins à craquer. Déjà à l'époque, on rénovait les plages. La plage de Haylayf n'avait pas encore été inventée.

« La mer, ils ont vidé la mer. Aaaah, la mer...

— Pourquoi ça serait pas plein à craquer, pourquoi ça serait pas plein à craquer, hein, pourquoi? Ce soir on démolit les baraques, et demain matin, hop-là boum les revoilà. À l'époque c'était pas comme ça. À l'époque les gens s'aidaient les uns les autres. À l'époque les gens... Fallait pas qu'il arrive un truc à quelqu'un d'ici, fallait

pas démolir la baraque de quelqu'un, à l'époque les gens ils faisaient corps, ils faisaient qu'un, tout de suite ils voyaient quand le copain avait des problèmes. Ta femme s'était barrée, tout de suite ils te la retrouvaient ta femme, tout de suite. Et un peu qu'ils la retrouvaient. T'étais veuve, t'étais veuve avec six gosses, ton mari avait foutu le camp, tout de suite Menekşe te trouvait un mari, tout de suite. Et ils le trouvaient. Voilà, c'est pour ça qu'on est pleins à Menekşe, que c'est plein à craquer. De Mardin, de Diyarbakır, de Kars, de Syrie, des maisons, des gens, des femmes, des gosses, tous ont atterri à Menekşe.

— Pourquoi qu'ils seraient pas venus ?

— La mer, ils ont vidé la mer...

— Du boulot, il y en a. Saisonnier l'été, pêcheur l'hiver. La côte de Menekşe est pleine à craquer de bidonvilles, de tentes, d'aventuriers. »

Ali le Tatar maillait un filet avec İlya Usta. Ce sont des copains, surtout Ali le Tatar. On est comme cul et chemise. C'est un vrai copain. À Menekşe, tout le monde le sait qu'Ali le Tatar est mon meilleur copain. Du premier jour où je suis venu ici, et jusqu'à aujourd'hui, c'est Ali le Tatar que je suis le plus impatient de voir. Si je bois et qu'il n'est pas à ma table, ça me coupe l'envie. C'est un gars intelligent, un bosseur. Malin comme un djinn. Connaît la mer en long en large et en travers. Dieu le protège, il a survécu à des histoires qui auraient couché n'importe quel gaillard du premier coup. Tous auraient plié, craqué, lâché devant tant d'orages. Ali le Tatar a résisté. Je le connais bien, Ali le Tatar. Et il résistera. Je suis souvent sorti en mer pêcher avec lui. Depuis dix ans

peut-être. Il faut le voir lancer à l'eau avec grand soin les filets qu'il a maillés de ses propres mains. Il sort parfois en mer avec Kazım Ağa, parfois avec İlya Usta. Parfois avec moi. Depuis que son fils est mort, le plaisir n'est plus le même qu'autrefois pour Ali le Tatar. Mais il boit encore, il fait encore travailler ses mains. Elles dansent ses mains, quand il maille les filets. Les yeux du Tatar sont encore mouillés d'espoir quand il lance les filets à la mer ; et quand il les remonte, ses mains expertes jettent encore sans les blesser les rougets dans la bourriche. Encore et encore, encore et toujours... De son fils, il lui reste deux petits-enfants. Il s'occupe de l'un d'entre eux, l'autre est avec sa mère. Une de ses petites-filles est professeur de lycée. L'air de rien, comme ça, en passant, entre deux sujets, Ali avoue qu'il en est fier de cette petite-fille. Ali le Tatar est de ceux qui sont fiers sans en avoir l'air... Depuis la mort de son fils Fehmi, ce n'est pas la grande joie pour Ali le Tatar. Je le sais, donc je le dis. Mais il y a autre chose qui vient gâter sa joie... C'est un sage, c'est un bon vivant, il ne crie pas, il ne gueule pas. Dès qu'il me voit, il me dit : « Yachar toi tu es témoin, autrefois, quand on sortait en mer, on en attrapait pas plein, du poisson ? Nos filets, ils étaient pas couverts de rougets ? La mer, ils ont vidé la mer... »

Ali le Tatar, que Dieu lui prête vie, aura soixante-deux ans cette année. Pour moi ça reste un mystère. S'il n'avait pas ces rides autour des yeux, s'il n'avait pas ce rire parfois douloureux, s'il n'était pas si triste en disant qu'ils ont vidé la mer, tu ne lui en donnerais même pas quarante-cinq. Il est grand, les pommettes saillantes,

toujours à réfléchir, à imaginer des choses, avec ses yeux plissés...

« On revenait de la mer. Les barques étaient pleines de poisson. Il y avait même des rougets. Même des bonites à dos rayé. Même des dorades. Les dorades ça se dessèche vite. Des tas de fois, ça nous est arrivé de rejeter les dorades en se disant que ça ferait trop lourd. Qu'elles se dessécheraient vite. On avait des montagnes de maquereaux dans les barques. Jusque-là. Oh oui, jusque-là on en avait dans les barques. On envoyait presque tout le poisson à Istanbul. Ensuite, la nuit, là-bas, à l'endroit où il y a la baraque d'Osman le célibataire, on faisait un grand feu. Notre feu, on le voyait depuis Ambarlı, depuis Firüzköy, de très loin. Le feu brûlait, la place était couverte de braises. La mer, ils ont vidé la mer.

— Qu'ils crèvent.

— Tout s'arrange dans ce monde. Toute cruauté finit par être pardonnée.

— Piquer le pain des pauvres...

— Démolir les baraques des pauvres...

— Jouer avec le pain des pauvres...

— Couper le chauffage aux pauvres...

— Ôter le goût de la bouche...

— Et encore d'autres cruautés...

— Toutes sortes de cruautés...

— Les pires cruautés...

— Toutes les cruautés sont pardonnées, par Dieu s'il le faut, et par les hommes.

— La mer, ils ont vidé la mer...

— La place était couverte de braises. La place était couverte de braises.»